

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 7

Artikel: Théâtre
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183705>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sacro dè clliào tsancro dè pida-fémé, et tot eingrindzi, ye laissè tchâidré sè dou brès su lé coussés, ein deseint : « Te possibillio ! yé dza vu la guerra, la pesta et la famena, mà n'aré jafné cru, que devant dè mourì, mè sâi onco reservâ dè vairè lè z'arpen-teu !... »

Vaitisé z'ein onco iena su la méma sorta dè dzeins, lè cllià qu'on lâi pào derè :

Lè comisséro et lè coutèlettès.

On part dè comisséro éuiont z'u tèzâ n'a fin. Après la premire vouarba, sè demandiront se volliâvont veni dinâ à l'hotò, kâ l'étiont destrâ llien et coumeint l'aviont couâite dè fini, ne faillessâi pas allondzi la mèrena, mà recrotsi dè boun'hâora la vèprâo, et po cein, faillâi dinâ per tieu, âo bin allâ cassâ oquiè âo plliè prés.

— S'on allâvè tsi la mère Tientson lâi demandâ on bocon à rupâ, dese ion dè clliào monsu.

— Bin s'on vâo, que firont lè z'autro.

Reduisiront derrâi on adze cé affèrè à trâi piautès iò ien a adé ion que merè, et l'âi alliront.

Cllià mère Tientson étâi n'a brâva villhe que restâvè dein n'a maison foranna et que tagnâi cabaret. Clliào comisséro l'âi aviont dza medzi on iadzo, mà grand teimps devant.

— Bondzo, mère Tientson, cein va-te, la via ? que firont..

— Atsivo à ti ! va coumeint lè villho. Que ia-te po voutron servîço ;

— N'ein fan et sâi. Fédè no vâi couàirè on part dè clliào bounès coutèlettès coumeint clliào que vo no z'âi einvouâ l'an passâ, qu'on s'est tant regalâ et qu'on s'est bin reletsî lè pottès.

— Ha ! bin vâi ! crâide-vo petètrè que no crâivè on vé totè lè senannès po qu'on pouessè adé avâi dâi coutèlettès !...

Lè z'autro sè sont vouâiti, l'ont allumâ onna cigarra, mà n'ont pas vollhu dinâ.

Théâtre.

La représentation de *Béatrix*, comptera, sans doute, parmi les plus brillantes de la saison. Donnée une première fois sur notre scène, il y a deux ou trois ans, par la même troupe, cette pièce avait laissé les meilleurs souvenirs, et nous avons peine à comprendre les vides qui restaient dans la salle.

Béatrix est une œuvre supérieurement écrite, où l'action, habilement menée, se maintient jusqu'au bout sur un thème plein de dignité et d'intérêt. L'interprétation de pièces pareilles est fort difficile et ne peut être confiée à des talents médiocres ; aussi devons-nous nous féliciter de posséder sur notre scène des acteurs tels que M^{me} Brémond, MM. Richard et Leprin, qui se sont acquittés des principaux rôles à la satisfaction de tous.

La scène de *Roméo et Juliette*, où Béatrix oublie, dans son exaltation, qu'elle joue avec le prince Frédéric et laisse deviner son amour, a été écoutée avec émotion.

M^{me} Brémond a montré là qu'elle peut aborder

les grands rôles, et qu'elle sait s'identifier aux situations éminemment dramatiques. Il y avait dans son interprétation beaucoup d'âme, de chaleur, et, dans plusieurs passages, une sensibilité et une délicatesse exquises.

Dans la dernière scène où Béatrix, par une abnégation sublime, se résigne à sacrifier son amour pour ne point compromettre le respect que le prince doit à son rang, à son peuple et à sa famille, M^{me} Brémond a été vraiment belle.

M. Richard n'a pas moins bien joué. Toujours plein de grâce, de distinction dans le geste comme dans le débit, il est devenu pour nous un artiste aimé, apprécié, et qui ne fatiguera jamais son auditoire. M. Richard ne joue point pour jouer ; il sent vivement ce qu'il joue, il comprend les situations, il s'exalte, il s'attendrit tout en restant naturel, témoignage incontestable d'un artiste de cœur et de talent.

M. Leprin, jouant le rôle d'un Barnum, d'un impresario égoïste, froid et calculateur, a eu d'heureux moments. Mais il a un ennemi qu'il doit chercher à vaincre, c'est la tendance à l'exagération.

Nous ne contestons point les mérites de M^{me} Marval, dans les rôles qui lui conviennent et auxquels elle doit se borner ; mais, disons-le franchement, celui de la grande-duchesse n'était pas le sien.

M. de Winter, beaucoup moins affecté que d'habitude, nous a fait plaisir.

En résumé, cette représentation a été pour la troupe de M. Vaslin un nouveau et réel succès.

L. M.

LA BOUQUETIÈRE DE LA PLACE CADET

Albert Dumont, employé de banque de la maison Michon, passait tous les matins dans la rue Cadet, à Paris, pour se rendre à son bureau. Un matin de printemps qu'il faisait très froid et que la neige tombait à gros flocons, par un *triste retour des choses d'ici-bas*, il vit dans une embrasure de porte une femme grelottant sous un mauvais châle, derrière un vieux panier, qui la cachait presque tout entière et portait quelques malheureux bouquets de violette de mars, aventurés en février et fanés par un retour inattendu de l'hiver. Au mouvement fait vers la porte par le passant, la femme se redressa pour faire place à Albert, et celui-ci s'aperçut que c'était une jeune fille, de taille très élégante et d'une figure très agréable ; son air était chaste et honnête. Elle semblait dépaysée et hors de sa condition. Elle inspirait la sympathie par son attitude modeste et la pitié par son regard douloureux. Albert sentit un frisson d'humanité en même temps que d'étonnement ou peut-être de quelque autre sentiment vague et s'approcha davantage pour acheter un bouquet. On ne sait comment il en prit deux et pourquoi, ayant remis à la jeune fille une pièce d'argent, pendant qu'elle cherchait la monnaie dans son horrible panier, il disparut et rentra, à pas précipités, dans son bureau.

Le lendemain, à la même heure, M. Dumont arrivait pour acheter son bouquet ou ses bouquets. Grand fut son désappointement en ne trouvant personne sous la porte cochère. La jeune fille était-elle malade ? ou subitement enrichie par la pièce blanche, avait-elle jugé à propos de se reposer et de se réchauffer un jour avant de reprendre ses tristes occupations ?

Le jeune homme se perdait dans les suppositions ; mais il attendait avec une sorte d'impatience le surlendemain pour